

MINISTERE DES AFFAIRES ETRANGERES

Direction des Archives

COLLECTION DES ARCHIVES ORALES

AO42

Jacques TINÉ

(24 mai 1914 - 19 avril 2008)

Ambassadeur de France

Entretien n° 3 du 15 avril 1991

Par

Christine Fournier, conservateur du patrimoine, et Elisabeth du Réau, professeur à l'Université du Maine et maître de conférences à l'Institut d'études politiques de Paris.

Monsieur l'ambassadeur, nous avons terminé sur le récit de votre passage en Espagne, puis votre arrivée à Alger. Nous souhaiterions maintenant, que vous nous parliez de la période où vous étiez à Alger et pour commencer, vous pourriez nous expliquer comment s'est organisé un peu le Ministère à Alger.

Oui, certainement. L'organisation du Ministère, c'est beaucoup dire parce que cela s'est fait de bric et de broc. Quand je suis arrivé il existait déjà quelque chose. Peut-être puis-je vous parler de cette arrivée à Alger, ce que j'ai trouvé parce qu'on a écrit mille choses sur la période d'Alger, mais dans le petit exercice auquel nous nous livrons, je crois que je ne vais pas essayer de vous faire une description d'une certaine période d'Alger mais centrer sur ce que j'ai vu, dans des périodes très courtes.

C'est ce qui nous intéresse, en effet.

En restant aussi près du sol que possible, sans déborder, sans dire, Alger en 1944 ou Alger en 1945. D'ailleurs en 1945, cela n'existait plus. Bref, quand je suis arrivé de Lisbonne ce passage avec mon ami, compagnon d'équipée, François Puaux, et bien nous pensions que les forces libres extérieures ne tarderaient pas à s'unir. Nous connaissions l'assassinat de Darlan et nous pensions que c'était une raison de plus, enfin d'espérer. Nous trouverions un front commun établi à Alger, entre temps le problème Giraud-de Gaulle serait résolu avant que nous arrivions, nous étions bien naïfs. Nous n'étions pas non plus conscients de l'importance qu'il y avait à opter pour les uns ou pour les autres. Nous l'avons naïvement découvert. Nous pensions aller dans le même camp, mais nous étions vraiment très ignorants encore qu'à Lisbonne des choses auraient pu nous alerter. Par exemple, l'insistance que mettait le représentant gaulliste à nous pousser vers Londres, en nous aidant d'ailleurs, financièrement et nous proposant plutôt de le faire, nous disant « Voilà, on va vous aider financièrement », ce qui n'était pas du tout notre préoccupation, à la vérité. Mais cela aurait pu nous inquiéter un peu en nous révélant qu'il y avait presque déjà des sergents recruteurs. Ce qui était assez désagréable, mais nous pensions que c'était un peu de l'incident local.

À la limite, on vous a presque dissuadés.

Oui. Mais alors, on se disait que chacun recrute le maximum de Français possible. On n'attachait pas une importance très grande à tout cela et, en réalité, nous ne connaissions pas les réalités algéroises et les réalités londoniennes. Comme je vous l'ai dit, je crois que nous avons décidé d'aller à Alger pour des raisons, finalement, très personnelles. Moi, j'y avais ma famille, François Puaux avait son père qui était à Tunis.

Oui, c'est cela, Gabriel était...

Et nous pensions que c'était là qu'était l'armée française. Alors, sur place, nous avons appris beaucoup de choses, on comprenait assez vite en arrivant.

C'était donc, Monsieur, au mois de janvier.

Mi-janvier. Je suis arrivé le 13 janvier, c'est une date que j'ai retenue. Et je suis donc resté à Alger de la mi-janvier à la mi-mars environ. Puis, ensuite, j'y suis retourné par moments parce qu'à la mi-mars, je suis parti pour l'armée et ensuite entre mai et septembre. J'appartenais à un bataillon qui était à une vingtaine de kilomètres d'Alger, à Staoueli, et je venais fréquemment. Je volais quelques soirées ou quelques nuits à mon bataillon et je venais à Alger où je voyais beaucoup de monde. J'avais une sorte de vue, comme cela, glissante et de profil sur Alger, mais je n'avais pas perdu le contact.

Ces contacts ont été divers et assez multiples très vite parce que quand je suis arrivé à Alger, je suis monté dans une maison qui était une maison de famille. Je pensais retrouver mes frères et, une après-midi, j'ai sonné mais mes frères n'étaient pas là, ils étaient tous les deux à l'armée. Il y en a un qui avait déjà été d'ailleurs blessé et capturé. J'ai trouvé un vice-consul américain, qui avait la grippe au milieu de l'après-midi et qui m'a dit, « *Bien, vous êtes chez vous, vous aurez une chambre* », alors, j'ai pris une chambre. Il est devenu ensuite un grand ami et nous étions dans cette villa qui était à Moustafa contiguë au Saint-Georges. L'Hôtel Saint-Georges où était installé le quartier général d'Eisenhower et de l'Amiral Cunningham, commandant en Méditerranée. À côté, il y avait la maison de la famille de Savorgnan de Brazza que je connaissais bien. Ce vice-consul américain s'appelait Harry Woodruff, c'était ce qu'on appelait les vices consuls. Vous avez entendu parler des vices consuls qui étaient là pour préparer le débarquement, entre autre, et aussi pour mener cette politique de soutien et de surveillance aussi sur laquelle je ne vais pas m'étendre. Il y avait des gens divers dans cette maison. Il y avait un homme extrêmement intelligent qui s'appelait le Colonel Clark qui était un banquier, mobilisé comme colonel, certainement très au courant de tout, qui était la représentation. Enfin, il agissait un peu comme civil auprès de MacMillan. Il y avait Paul Wargord qui lui était dans l'État-major d'Eisenhower. Il y avait un autre collègue américain dont j'ai oublié le nom parce qu'on ne le voyait pas. Après le dîner, il montait dans sa chambre et quand il redescendait, on n'avait plus grand chose à lui dire. Il y avait François de Clermont-Tonnerre qui était un ancien député.

À quel titre était-il là ?

Il était là comme cela, comme beaucoup, vous savez, je vous le redirai peut-être, il y avait beaucoup de Français en Algérie qui étaient venus là parce que c'était la zone super-libre. On était, il y avait une proportion de Français non Algérois considérable. François de Clermont-Tonnerre était là en uniforme de capitaine de l'armée de l'air, et bien d'autres encore. C'était une sorte de popote qui était tenue par un ex-légionnaire, domestique de... qui était un type extraordinaire, tous ceux qui l'ont connu s'en souviennent, un personnage très extraordinaire.

Ce lieu, vous parlez de la villa où...

Oui, de la villa.

Donc c'était une villa familiale.

Oui, elle s'appelait Fendina et, évidemment, si le livre d'or n'avait pas disparu, on retrouverait là tout Alger. Tout Alger est passé là, c'était très amusant. Valenta tenait la maison, c'était un Autrichien, et quand on rentrait la nuit, il écoutait des disques, il parlait de Mozart, de

Beethoven, etc. Il avait une tête d'assassin, il était extrêmement efficace, notamment pour le ravitaillement. Chacun invitait qui il voulait à condition de prévenir.

Il y avait une grande liberté au fond.

Une grande liberté, oui. Le soir, il y avait beaucoup de monde, c'est là que j'ai connu André Gide. Saint-Exupéry venait très souvent et j'ai assisté aussi à des affrontements, à des moments entre des Français gaullistes et des Français qui, venant des États-Unis, l'étaient beaucoup moins. Ils se prenaient aux jeux, on s'amusait beaucoup. J'ai un jour invité à déjeuner un ami d'enfance, en quelque sorte moi j'étais jeune, lui l'était moins. Il était le fils de Stanley Baldwin, qui était là comme capitaine ou commandant. Je crois qu'il avait déjà fait la guerre de 1914, il était officier. Il avait une maison lui-même à Alger, qu'il avait héritée d'un oncle. À table, il s'est trouvé à côté d'un couple qui avait réquisitionné la maison, c'était un inspecteur des finances qui était là avant le débarquement, il avait une femme qui était une (?)¹ complète et alors il demandait « *Est-ce que le piano marche toujours ?* », elle répondait « *Non, je crois qu'il est vendu.* » Le malheureux s'apercevait que sa maison avait été complètement pillée parce que c'était la grande époque. C'est une époque où j'ai vu naître une sorte de mise en route de la technique de la réquisition, parce que qui dit guerre, dit réquisition. On réquisitionnait les maisons. Chose qui était d'ailleurs contagieuse parce que de la libération à Paris, j'ai de très mauvais souvenirs comme cela, de gens qui venaient me voir au Ministère, d'anciens diplomates qui me disaient « *Mon appartement est réquisitionné.* » Parce qu'on réquisitionnait à tour de bras.

C'était en fait des mesures qui étaient prises depuis la loi sur l'organisation de la Nation en temps de guerre, où le principe a été adopté, dès juillet 1938.

Alors, il y avait parfois quelques abus, et là, les gaullistes, eux, ce n'est pas du tout cela. A Londres, ils se logeaient comme ils pouvaient et ils ne devaient pas avoir de pouvoir de réquisition. Mais, à Alger, c'était régime militaire, on était en temps de guerre, le débarquement, alors on réquisitionnait à tour de bras mais parfois c'était assez curieux. Là, je vous parle un peu du dessert avant de vous parler d'autre chose.

Oui, c'est cela. C'est l'atmosphère.

Dans le dessert je rangerais aussi un petit point de réunion qui a joué son rôle, c'était la revue Fontaine qui a joué sous l'impulsion, vous savez de Max-Paul Fouchet, et tout autant, on ne le dit jamais assez d'Henri Helle dont j'ai appris la mort aujourd'hui, et qui est une revue qui a publié, en rusant avec la censure, beaucoup de choses pendant la guerre. Les numéros de guerre de la revue Fontaine sont extrêmement riches en textes de grande valeur. Il y avait une sorte de petit cercle qui s'était formé où on rencontrait des correspondants de guerre, des officiers de ce que l'on appelait le Circle of (?)². Les correspondants de guerre, à cette époque, n'étaient pas comme aujourd'hui, ils étaient en uniforme et souvent, c'étaient des gens de valeur.

¹ Expression, mot, phrase inaudible ou incompréhensible, à consulter les enregistrements originaux numérisés.

² Expression, mot, phrase inaudible ou incompréhensible, à consulter les enregistrements originaux numérisés.

Ils venaient de mission. Qui ?

Les correspondants de guerre. Il y avait des gens qui avaient été mobilisés, enfin qui se mobilisaient comme correspondant de guerre ou comme officier de la guerre psychologique. C'était une chose qui n'était pas considérée comme secrète. Ils avaient un insigne *Officiers de la guerre psychologique*. On trouvait là des écrivains, des journalistes qui étaient mobilisés. C'était un milieu tout à fait vivant et j'ai appris beaucoup de choses. C'est là que j'ai appris pour la première fois, les procédés d'extermination.

Ah, ça c'est très intéressant. Donc dès 1943.

A ce moment-là, quelqu'un, je ne sais pas si ce n'était pas **Auberjonois**, avait eu communication d'un texte qui était une description de l'extermination de juifs ou de tziganes, je ne me souviens plus, en Hongrie par le procédé du tuyau d'échappement, vous savez, dans les camions à gaz. On mettait les gens dans les camions et puis on branchait les gaz d'échappement, on les supprimait comme cela. C'est la première fois que j'ai entendu parler d'actes concrets d'extermination. Mais, enfin, tout cela, c'est une parenthèse dans une parenthèse. C'est pour dire qu'il y avait, autour de Max-Paul Fouchet. J'avais quelqu'un qui est resté un très bon ami qui a disparu aujourd'hui, qui était Geoffroy de la Tour Du Pin qui était un des animateurs, par son talent verbal. D'ailleurs, Geoffroy de la Tour Du Pin, ensuite a, il ne me l'a jamais dit, il est mort il ne me le dira pas maintenant, été tellement près de Saint-Exupéry au moment où Saint-Exupéry écrivait le Petit Prince que je crois savoir, parce que j'ai aussi bien connu Saint-Exupéry, qu'il a mis sa patte dans le Petit Prince.

Lui-même, c'était quelqu'un de talent, c'était un...

Oui, c'était le cousin du poète, ce n'est pas le poète. Il a écrit un livre sur le père de Chateaubriand qui est très bon et puis un très bon roman aussi, il est mort maintenant, il est mort à Combourg. Il était l'héritier du Château de Combourg et j'ai cru comprendre un jour que Saint-Exupéry lui avait donné des pages à lire et qu'il avait mis un peu sa patte, tout petit détail.

Donc, c'était un milieu où on peut dire qu'il y avait une vie culturelle très intense.

Oui, je crois. Il y avait André Gide, il y avait **Orgon**. Il y avait des pôles comme cela dans cet Alger.

Vous parlez de **Paul Orgon**.

Oui. Voilà pour ce que...

On peut parler de véritable petit salon ou c'est peut-être...

Oui, mais il n'y avait que des hommes. Il y avait peut-être quelques femmes, mais elles étaient là comme correspondantes de guerre.

Ce n'est pas l'esprit des salons !

C'était dans le bureau de Max-Paul Fouchet, c'était le soir vers six heures, les réunions fréquentes. On y passait quand on pouvait. Voilà, j'arrivais dans cet Alger, je trouvais cette maison, mais il fallait penser à autre chose, bien sûr. Le lendemain de notre arrivée, je suis allé, je dis "je" parce que François Puaux est arrivé un jour avant moi. On nous avait donné une place d'avion à chacun mais pas dans le même avion, on avait tiré à la courte paille. Il est arrivé un jour avant moi, je ne sais plus si nous sommes allés ensemble ou si je suis allé le jour après me présenter à Jacques de Saint-Hardouin qui était le commissaire des affaires étrangères du commandement civil et militaire, appellation ridicule et évidemment vite brocardée. Cela se passait au lycée Fromentin qui était un lycée sur les hauteurs d'Alger, un lycée de filles fait de pavillons dispersés dans un très grand parc.

Massigli en parle dans ses mémoires, il me semble.

C'est cela. On appelait cela, l'Elysée Fromentin. Chaque ministère avait son pavillon et il y avait un grand pavillon central, où le gouvernement, ensuite le FLN s'est installé.

Ce Saint-Hardouin, c'était celui qui avait été en poste en Allemagne longtemps, je crois.

Il était en poste en Allemagne avec François Poncet, oui c'est lui. Il avait été à Téhéran, et je n'ai jamais su très bien, comment il se trouvait à Alger, à ce moment-là. Dans les mois qui ont précédé, parce qu'il a été un des cinq, il y a eu ce groupe des Cinq qui était composé de, j'en reparlerai peut-être tout à l'heure à propos d'un autre. Il était le commissaire, le groupe des Cinq n'existait plus. Le groupe des Cinq était un groupe qui avait participé à la préparation du débarquement américain. Là, c'était une sorte de commandement civil et militaire qui ne sortait pas du gouvernement qui était sous Giraud, et Saint-Hardouin avait les affaires étrangères. C'était notre première visite et, évidemment, on voyait beaucoup de monde parce que l'évadé de France, comme on a dit ensuite, était une denrée encore rare. Il y a eu un grand flot après de tous les camarades qui ont été retenus et bloqués à Miranda, et pas mal en Catalogne aussi. Tout un groupe de Français qui a été même en Catalogne, en liberté surveillée, qui ne pouvait pas quitter l'Espagne. Ensuite, il y a eu une grande arrivée organisée conjointement entre les autorités espagnoles et les autorités d'Alger. Mais, à ce moment-là, il n'y en avait pas beaucoup, alors nous avons tout de suite été invités, quelques temps après à déjeuner par le général Giraud, un déjeuner à sa popote. Nous y sommes allés.

Vous le connaissiez avant.

Je l'avais vu à Vichy, évadé.

Ah, c'est vrai vous nous l'avez raconté, je m'en souviens maintenant.

Évadé, j'avais conçu beaucoup d'admiration pour lui, surtout parce que le courage qu'il mettait à ne pas céder aux pressions qu'on exerçait sur lui pour qu'il se rendit à nouveau en prison. Nous sommes invités par le général Giraud, et nous allons à sa popote. Il n'était pas là parce qu'on a vite compris qu'il avait mieux à faire ce jour-là, parce qu'il était parti le matin pour Anfa. Vous savez l'entrevue d'Anfa avec Roosevelt, Churchill et le général de Gaulle. On leur a pris chacun la main pour qu'ils se serrent devant les photographes, tout le monde a vu cette photographie-là. À la tête de la table, il y avait le général Bergeret, un général d'aviation qui

avait été secrétaire d'État à Vichy ou chef d'État-major. Il avait joué un rôle important à Vichy et c'est un homme qui a joué un rôle certainement dans ces semaines-là. Je ne sais pas très bien de quoi on a parlé mais on a dû parler de beaucoup de choses à cette popote de Bergeret. Et je dois dire que nous étions sortis émerveillés, c'est-à-dire totalement consternés par les propos qu'on avait entendus parce que c'était du Vichy transposé. Il s'agissait de refaire Vichy à Alger, c'était cela.

Donc, vous étiez très surpris et très déçu.

Ah, oui. C'était consternant et tout le monde n'était pas comme sur la table. Mais celui qui donnait le « la » et puis ceux qui applaudissaient au chanteur principal, c'était pénible. En tout cas, pas tout à fait pénible parce que c'était instructif, et il faut toujours s'instruire. Le lendemain, ou peu de temps après cette semaine-là, nous avons été rendre visite au général Mast. Le général Mast avait été, je crois (il faut toujours dire je crois) parce que le rôle joué par les uns et par les autres... vraiment tout de même le principal élément militaire en liaison avec le groupe des Cinq pour le débarquement et c'est lui qui était le militaire important à côté des cinq civils du groupe des Cinq. Nous avons trouvé quelqu'un avec un visage tout à fait asiatique, il l'avait peut-être rapporté des années qu'il avait passées en Extrême-Orient, l'apparence du détachement, mais il était au fond, extrêmement désabusé, parce qu'il avait été déjà écarté. Évidemment, il n'y avait pas les lignes suivies par le général Mast et celles que suivait Darlan puis Giraud, n'étaient pas les mêmes. Il voyait les choses du dehors. Il avait un bureau au Saint-Georges, d'ailleurs. Dans tout ce complexe, je dis complexe parce qu'il y avait l'Hôtel Saint-Georges et des villas autour. À l'Hôtel Saint-Georges, il y avait Eisenhower et Cunningham, et puis ailleurs, il y avait les gens...

Alors, il s'exprimait assez librement ou de façon voilée, cela ne devait pas être très possible ?

Il s'exprimait avec amertume, une amertume qu'il ne cachait pas. Et, comme je vous disais, ce que je veux vous décrire, c'est le souvenir. Je ne peux vous décrire Alger, je veux simplement vous dire le souvenir que j'ai gardé de ce qui était pour moi l'atmosphère d'Alger à un moment très donné, très serré. L'atmosphère qui régnait à ce moment-là, était celle qui avait suivi l'assassinat de Darlan. C'est à cela que tout revenait au fond. Le 15 janvier, c'était trois semaines après l'assassinat de Darlan, et tout au fond était dominé un peu par cela.

Quelle version aviez-vous ?

On entendait toute sorte de versions, mais je veux dire, assez vite, des versions est-ce qu'il y en avait tellement ? En réalité, il n'y en avait qu'une parce que le jeune Bonnier de la Chapelle, on savait qu'il était monarchiste, on savait que d'Astier était monarchiste, on savait que l'abbé Cordier qui était un personnage de la Renaissance qui disait la messe avec son pistolet. Quelqu'un nous disait que ce n'était pas valable, alors, il retournait à la sacristie enlever son pistolet et revenait reprendre sa messe. On savait que l'abbé Cordier avait, par exemple, donné l'absolution à Bonnier de la Chapelle. Moi, la vérité, je sais qu'elle est contestée, je sais tout ce qui s'est échafaudé comme hypothèse ou ce qui a été affirmé également touchant le rôle du Comte de Paris. Certains ont dit les gaullistes, moi je n'y crois pas du tout. Tout cela, c'est dans les dossiers, ce que je peux dire c'est qu'à cette époque-là, les gens qu'on rencontrait, considéraient que oui, c'était une affaire d'Astier. Pour qui d'Astier opérait-il ? Cela est tout à

fait autre chose. Est-ce qu'il avait pensé qu'il fallait faire sauter le, je ne dirais pas le verrou, mais faire sauter l'obstacle Darlan spontanément ? Ou est-ce qu'il était inspiré par d'autres ?

Je crois que vous reparlerez de Darlan, parce que ce serait intéressant.

Oui. Il y a une chose que je n'ai pas vu paraître en France, parce que cela je l'ai vu dans un ouvrage anglais qui s'appelle *Churchill's Secret Servant* qui est une biographie de Stewart qui a été le chef de l'*Intelligence Service* pendant toute la guerre, c'est quelqu'un qui voyait Churchill tous les jours. C'est une grosse biographie. On sait qu'il est allé au Cap Matifou dans les jours qui ont immédiatement précédé. En principe, pour mettre de l'ordre dans les services de renseignement britannique, ils devaient peut-être se déchirer un peu, mais il y a ce fait-là, je le cite.

Parce que vous faites une liaison, enfin...

L'auteur de cet ouvrage se pose des questions, il répond par la négative.

Enfin, les services secrets britanniques auraient été donc peut-être favorables, c'est cela que vous laissez entendre.

Écoutez, c'est maladroit parce que je suis confus, parce que je ne voulais pas laisser entendre... Je veux simplement dire que, je ne vais pas parler comme Don Basile mais je veux simplement dire que parmi les historiens de cette époque, il y en a certains qui se disent « *Oui au sujet de la mission Stewart* ». Surtout pour dire que cette affaire est extrêmement mystérieuse, je pense. Les témoins ont tous disparus, non pas tous, mais enfin, ce n'est pas notre propos parce que vraiment je n'ai aucune autorité.

Je reviens à mon point de départ qui est de vous dire qu'à ce moment-là à Alger, ce qui dominait toutes les conversations c'était cela. Déjà le groupe des Cinq qui n'avait pas été l'instigateur mais un des acteurs du débarquement, qui avait été un peu mué en gouvernement Giraud, parce que le groupe n'avait plus d'existence. Mais chacun des membres, de nombreux membres étaient entrés dans ce gouvernement Giraud, à commencer par Saint-Hardouin, et bien ce groupe voyait ce qu'avait été le pouvoir, lui glisser entre les doigts, Saint-Hardouin lui-même était très philosophe et détaché, très lucide. Il y avait Lemaigre Dubreuil. Vous voyez qui était Lemaigre Dubreuil ? Il était un homme de tempérament, d'une vitalité extraordinaire. On le voyait beaucoup, c'était un comploteur né. On disait de lui...

C'est cela. On disait un furoncle, un complot, parce qu'il avait toujours un furoncle. Oui, il y a eu les années 1930. Il y a eu le débarquement où il a été certainement le plus actif dans ce groupe-là, c'était un fonceur. Tout cela s'est terminé par une brouille avec le général de Gaulle. Il a comploté plus ou moins dans l'année 1944. Il ne s'était pas résigné à la victoire de de Gaulle sur Giraud. C'était vraiment un caractère ! Il y avait Henri d'Astier ; il y avait le fameux Rigaud dont on dit qu'il était le plus intelligent. Je ne peux pas en juger, je ne l'ai pas connu pratiquement. Lui, il incarnait l'extrême droite monarchiste dans le groupe, il était très mystérieux, je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. Il était flanqué de Pierre Boutang dont on

parle aujourd'hui. Son fils d'une autre génération, lui-même très action française, avec un regard très inquisiteur, je l'ai aperçu une fois ou deux.

C'est tout à fait dans la même veine.

Et Rigaud, je ne sais pas ce qu'il est devenu, j'ai demandé parfois autour de moi, personne ne sait ce qu'il est devenu, même en 1950. On voyait des gens de toute sorte dans l'entourage de Giraud. Il y en avait sûrement d'autres mais que je n'ai pas connus. Celui qui tenait des propos intelligents et mesurés, c'était Jean Poniatowski. Il était un homme qui me paraissait âgé, il devait bien avoir 50-55 ans. C'était un ingénieur qui était là en uniforme, il devait avoir quatre galons, lieutenant ou colonel. Il était auprès de Giraud, c'était un homme plein de bon sens, un homme posé, intelligent. Il y avait le général Challe mais pas du tout celui du complot, je crois qu'ils ne sont pas parents d'ailleurs. Lui était la bonne patte, tout allait bien, c'était un apaiseur très estimable. Et puis, on a vu arriver Couve de Murville, ses silences m'impressionnaient fort.

Qui avait à cette époque une mission plutôt économique et puis qui rentrera carrément dans le Comité des finances.

Oui, et après les finances dans le comité. Pas tout de suite, je ne sais pas exactement ce qu'il a fait. Je crois qu'il était arrivé avec Paul Leroy-Beaulieu, tous les deux. On voyait arriver au goutte-à-goutte des collègues de l'étranger, d'endroits perdus parfois. On a vu arriver comme cela Panafieu qui lui s'est tout de suite fait une situation auprès de Peyrouton. Lequel Peyrouton nous paraissait tout à fait de trop dans tout cela, vraiment. C'était une de ces maladresses du général Giraud qui vraiment ne savait pas s'entourer.

Ceci pour éviter les gaullistes.

Oui, vous comprenez, c'était parce que lui était connu, Peyrouton. Il était là, je crois parce que Giraud l'avait nommé gouverneur général d'Algérie. Mais il avait été ministre de l'Intérieur à Vichy.

Oui, il avait été tout à fait compromis au début.

Il y avait bien d'autres gens. Un des hommes les plus sonores, les plus voyants, c'était André Labarthe. Je ne sais pas si vous voyez qui est André Labarthe. Qui était une sorte, qui avait un talent de camelot extraordinaire, un bagout fantastique et qui apparaissait libéré de...

Il s'occupait des questions de propagande, je crois, ce Labarthe.

Oui, il a dû prendre l'information auprès de Giraud, c'était plutôt son...

C'était un personnage.

Il avait un bagout extraordinaire. Il était extrêmement virulent, notamment avec les gaullistes parce qu'il avait fait de la prison là-bas. Il avait été pris dans une affaire, je ne sais pas, l'Amiral Muselier...

Là-bas, vous voulez dire.

À Londres. Je ne connais pas cela même de profil, mais il racontait qu'étant mis en prison, il n'avait pas pu prouver son identité et qu'il avait dû se battre longtemps pour réclamer du papier et un crayon, et un énoncé de problème que seul un professeur à la faculté des sciences pourrait résoudre, car il était lui-même mathématicien de grande qualité, et qu'il avait résolu. Les Anglais s'étaient dits « *Mais, alors au fond ce n'est peut-être pas un imposteur, c'est peut-être bien André Labarthe.* », et c'est à cela qu'il devait sa libération. C'était un de ses numéros.

Un personnage très hétéroclite, finalement.

Oui, avec un air de Raskolnikov, tout à fait fiévreux, c'était un personnage fiévreux. Après la guerre, il a fait, tenté, c'était d'ailleurs une très bonne idée mais je ne crois pas que cela ait eu beaucoup de succès, de faire une concurrence française au Reader's Digest. Il a fait un Reader's Digest qui s'appelait autrement, bien sûr. Quelque chose comme Planète. Il a édité un substitut au Reader's Digest. Je ne sais pas ce qu'il a fait mais c'était un personnage qui, vraiment, ne passait pas et il ne cherchait pas, d'ailleurs, à passer inaperçu. Pour ceux que Benjamin Constant aurait appelé des giraudistes exagérés, c'était une aubaine parce qu'il était leur propagandiste. Surtout, il décrivait Londres comme un affreux panier de crabes, etc.

Il ne favorisait pas la tâche du rapprochement de Gaulle-Giraud.

Ah, non. Alors, lui c'était vraiment le modèle. Vous voulez que nous parlions du gaullisme, peut-être ?

Oui, je pense que ce serait intéressant que vous en parliez tel que vous l'avez connu et aussi vu d'Alger.

Oui, les gaullistes à Alger. Il y avait des résistants gaullistes à Alger. Bien sûr, il y en avait d'actifs avant le débarquement et il y en a eu tout un groupe qui a pris part au débarquement les armes à la main. Parmi eux, il y avait un de mes camarades d'enfance qui s'appelait Jacques Brunel. Il était sous-préfet ou préfet. Il y avait Aboulker qui était un peu le chef de file des gaullistes d'Alger, des gaullistes d'action, et qui a fait un livre, que je n'ai pas lu. Je n'ai jamais su parce qu'il s'est écrit beaucoup de choses. Mais je n'ai pas tout lu, bien sûr. J'ai su la liaison qui a pu exister entre les résistants gaullistes et le groupe des Cinq parce que le débarquement américain s'est fait. C'est une opération militaire mais l'arrière-plan politique avait chargé le groupe des Cinq de préparer une sorte d'accueil et aussi d'agir par la force. Ce sont les vieilles techniques, le coup d'État pour stériliser, paralyser certains centres de commandement. Il y a des gens, la nuit du débarquement, qui se sont emparés de commissariats, etc. Je vous le dirai tout à l'heure. Ils se sont emparés de Darlan même. Pendant que des militaires se battaient, paralysaient dans une certaine mesure la machine civile. Dans cette action combinée, des gaullistes ont pris part, une part importante. Je ne sais pas quels étaient les liens entre ces gaullistes, dans quelle mesure, Londres était tout à fait instruit du débarquement. J'aimerais un jour, cela m'amuserait de le savoir et quels étaient les liens entre ces gaullistes et les gens du groupe des Cinq. Je crois qu'il n'y en avait pas.

Je ne sais si je vous ai parlé d'un livre assez récent sur Darlan qui vient de sortir. Il est intéressant et a été écrit par un certain Claude Huan qui lui-même était dans la marine. C'est un livre qui apporte une certaine lumière mais qui, finalement, ne donne pas tous les fils, au fond, ce n'est encore tout à fait clair.

Parce que là, ce qui est certain, c'est qu'il y avait des éléments qui étaient de conviction gaulliste. Je ne sais pas quels étaient aussi leurs moyens de communication rapide avec Londres, qui ont été associés au succès du débarquement et qui n'avaient pas de liens directs avec les éléments qui ont été les éléments Darlan et Giraud.

Il y en a qui ont parlé, qui se sont vantés, ou ceci restait quand même un petit peu...

Non, c'était effectif.

C'est cela. Je veux dire, c'était quelque chose qui se disait, on en parlait.

Avant ?

Après.

Après, ils ont été pourchassés, vous comprenez, surtout pourchassés après.

Par le régime de Vichy ?

Oui, par le régime de Giraud. Ils l'ont été beaucoup plus après l'assassinat de Darlan.

Bien sûr.

Alors là, on revient au rôle d'Astier de La Vigerie qui avait reçu une visite de son frère, le général François d'Astier qui lui était gaulliste, alors qu'Henri d'Astier était dans le groupe des Cinq. François d'Astier qui lui était venu à Alger, avait pris des liaisons avec René Capitant et Louis Joxe qui sont ceux dont les noms viennent à l'esprit quand il s'agit des gaullistes d'une certaine substance à Alger. Je vous pose plus de questions que je vous apporte de réponse. En tout cas, tous ces éléments étaient tenus à l'écart après le débarquement. Ils n'ont peut-être pas été vraiment pourchassés à ce moment-là mais ils étaient surveillés, inquiétés. Et je ne sais si ce n'est pas à ce moment-là que Joxe a été mobilisé, par exemple.

C'était une façon de...

Oui, il a été mobilisé et puis on l'a envoyé à Constantine.

Donc vous, sûrement, vous l'avez très bien connu, Joxe, je suppose.

Très bien, mais pas à ce moment-là. Remarquez que j'aurais pu le connaître parce que je l'avais rencontré en 1938. Je me rappelle l'avoir rencontré en 1938, il était jeune professeur, il avait quitté l'agence Havas pour aller faire un mois ou deux de cours dans une université américaine. Je l'ai vu quelques jours avant son départ, je fais sa connaissance comme cela.

Mais je ne l'ai pas vu. Après l'assassinat de Darlan, l'époque à laquelle je suis arrivé, je peux témoigner qu'ils étaient pourchassés parce que dans la maison, la villa Fendina dont je vous parlais tout à l'heure, et bien on voyait de temps en temps arriver tel ou tel ami, l'un ou l'autre. Au moins trois amis que je connaissais, sont venus passer la nuit pour y trouver un refuge provisoire. Finalement, tout cela s'est calmé avant l'arrivée du général de Gaulle. Naturellement, il ne serait pas venu sans cela, d'ailleurs, vers le mois de février ces mesures ont été levées.

Donc la grande effervescence, c'est surtout janvier.

Comme vous voyez, tout cela n'est pas propre à enthousiasmer beaucoup et je me rappelle avoir écrit à un ami dont je vous reparlerai, qui était Armand du Chayla qui lui était là. Je vous ai même parlé au moment de notre débat, il était allé à Londres. Je lui ai écrit une lettre qui n'était pas très enthousiasmante, elle s'est croisée avec la sienne et la description qu'il donnait du Londres français n'était pas beaucoup plus encourageante. Le mot ouverture n'avait pas encore été inventé mais enfin ce n'était pas un climat d'ouverture.

Certainement la grande époque d'influence.

Oui, chacun gardait ses cartes. Alors, Giraud a envoyé une mission qui, je me rappelle, j'ai un vague souvenir, une mission qui est partie pour Londres. Une tentative de conciliation, et je n'ai pas eu de...

Elle n'a pas réussi sûrement.

Non, j'ai su des choses que je n'arrive pas à retrouver dans mes souvenirs là-dessus. Et puis simultanément, s'engageait une petite guerre des ralliements. Je vous parlais du débauchage ou du recrutement de nos modestes personnes mais quand il s'agissait d'obtenir que tel diplomate ou tel professeur, ambition... qui se trouvaient en Amérique du Sud ou ailleurs, se rallient, alors il y avait la guerre des ralliements. C'était une époque où le général Giraud pataugeait et les soutiens civils s'effritaient.

Et au fond, vous, vous n'arrivez pas à savoir ce qui se passait à Londres, enfin, les vrais enjeux, c'était difficile de les apprécier au fond.

Moi, je dois dire que je n'ai pas vraiment connu jusqu'à une époque assez récente ce qui se passait sur place. Finalement, ce qui m'a éclairé, c'est un livre de Charbonnière.

Guy Gérard de Charbonnière ?

C'est cela. Il y a eu une mission Catroux comme vous le savez.

C'est cela. J'ai voulu voir ce livre avant de vous rencontrer mais je n'ai pas réussi à l'avoir, il est intéressant je crois.

Lisez-le, parce qu'il y a eu cette mission Catroux qui est venue préparer la loi, les voies de l'union. Le choix qu'avait fait le général de Gaulle était excellent parce que Gérard Catroux

était un homme, un admirable négociateur. Pour vous dire aussi dans quel climat il arrivait. Je citerai son nom, c'est précisément Charbonnière qui est arrivé en détachement précurseur. Là, il a rencontré un collègue avec lequel il était parti de Londres, quand l'ambassade de France à Londres a été rapatriée, si on peut dire après 1940. Ils étaient rentrés ensemble, ils avaient suivi le même parcours. Ils se rencontrent et le premier, Charbonnière, dit à l'autre « *Je suis content de vous retrouver, même si c'est de l'autre côté de la barricade.* » On se parlait comme cela.

Charbonnière évidemment, connaissait tellement bien ce milieu londonien, il a passé des années à l'Ambassade.

Il a écrit un livre qui n'a pas eu beaucoup de retentissement, je crois.

Son dernier livre ?

Non. Est-ce que c'est son dernier ? Oui, il a fait un autre depuis. Mais cela, c'est le livre qui s'appelle la mission, *La querelle Giraud-de Gaulle*. Je l'ai lu, il y a quelques années et quand on suit cela, c'est très précis parce qu'il l'a fait avec des documents échangés entre Catroux et de Gaulle. Finalement, cette querelle Giraud-de Gaulle, cela tourne à la querelle Catroux-de Gaulle parce que le général Catroux faisait des propositions, les soutenait, faisait des recommandations, il les appuyait de plus en plus fort et cela consistait en substance, c'est-à-dire, « *Venez, tôt, venez tout de suite, et vous n'en ferez qu'une bouchée.* » Je dois dire que cela paraissait, rétrospectivement du bon sens et cela nous paraissait le bon sens aussi, sur place. Mais le général de Gaulle ne voulait venir qu'après avoir gagné des assurances, avoir au fond fait plier le bras de fer. Je n'ai vraiment rien à redire parce que c'est un bouquin d'historien qui est fait avec le dossier.

Alors vous, vous l'avez rencontré Catroux.

Non.

Non, c'était une mission confidentielle.

Non, je connaissais des gens, à commencer par Charbonnière.

Vous avez connu Charbonnière.

Je l'ai connu à Vichy.

À Vichy ? Oui, c'est cela.

On pourrait parler des éléments locaux.

Bien, Monsieur l'Ambassadeur, nous vous remercions pour tout ce que vous avez déjà dit et ce serait peut-être intéressant que vous nous parliez du rôle de certaines personnalités, je pense à Alger même.

Oui, le climat d'Alger, non pas le climat politique mais la population. Il y avait les Français d'Algérie et il y avait les repliés. Je crois qu'il faut distinguer. Mais, les Français d'Algérie étaient dans leur très grande majorité pour le Maréchal Pétain, la Légion française des combattants était plus active qu'ailleurs. Bien sûr, ce n'était pas 95% mais la très grande majorité. Il y avait une minorité qui ne pensait pas comme la majorité comme toujours, mais le climat était pro-Vichy.

Est-ce que du fait, excusez-moi, de votre appartenance à une famille qui avait habité l'Afrique du Nord, est-ce que ceci favorisait peut-être votre... ?

Eh bien, je dirais plutôt non. Il m'est arrivé de rencontrer des gens qui, des camarades qui excusaient ma venue du fait que je rentrais un peu chez moi. Mais, s'il n'y avait pas eu cette circonstance, on ne comprenait pas du tout, vraiment, quelle drôle d'idée de venir se mettre là, alors qu'on était si bien ailleurs. Là où se trouvaient les alliés, il valait beaucoup mieux être là où ils n'étaient pas. Moi, j'ai subi comme cela des réflexions assez surprenantes, et souvent de la part de garçons qui, ensuite, mobilisés ou autrement, ont été dans l'armée, se sont très bien battus en Italie.

Enfin, ce que vous dites au fond, c'est qu'en 1943, il y avait beaucoup de pétainistes, bien sûr.

Oui, autant en 1943 qu'en 1942. Vous savez le terme dissident, par exemple... Autrefois, on ne parlait que des dissidents marocains dans les luttes d'Abd El-Krim, mais Vichy l'avait remis à la mode, les gaullistes étaient des dissidents. À Alger, à cette époque-là, on parlait encore « Ah ! Ben, nous sommes dissidents. » Il y avait des gens qui se disaient, le gouvernement est maintenant engagé auprès des alliés, c'est très bien mais c'était sans enthousiasme. Il y avait bien sûr cette minorité, celle qui a préparé le débarquement, les gaullistes affichés, non pas affichés, les gaullistes formaient ceux de cœur. Et il y avait les repliés, tous ceux qui étaient venus, qui étaient d'ailleurs du coup, des locaux. Ils étaient peut-être un peu trop nombreux, il y avait des hommes politiques de la IIIe République qui étaient venus se mettre là.

Et certains vont jouer un rôle important quand même, plus tard.

Il y avait les hommes politiques du coin mais il y en avait aussi qui étaient venus de France, des conseillers généraux. Il y avait beaucoup de gens d'affaire, toutes les grandes banques, les banquiers étaient des gens qui venaient des sièges parisiens et ils étaient beaucoup plus nombreux qu'avant 1940. Ces gens n'auraient pas été là, s'il n'y avait pas eu la guerre. Il y avait des universitaires, le cas Joxe. Joxe n'aurait pas été là s'il n'y avait pas eu la guerre, mais lui, pour d'autres raisons, pas les mêmes raisons que les banquiers. Joxe parle d'ailleurs de cela dans son livre. Le livre qu'il a écrit sur le souvenir, raconte comment il a obtenu un poste, en Algérie en 1940, il est venu avec sa famille. Capitant était là. Naturellement il y avait des inclinations variées mais je crois peut-être vous l'avoir dit, ce qui est frappant, c'est que les acteurs dans toute cette période, étaient des repliés. Le groupe des Cinq ne comprenait pas un seul élément local.

Oui, c'est cela. En fait, quand vous dites les locaux, ceux qui étaient vraiment des Algérois n'étaient pas tellement du côté de la ...

Non, il y en avait naturellement mais dans l'ensemble, non. C'était loin d'être la majorité. Cette population, je vous dis tout de suite que je vous parle là, si on veut parler un langage du XIXe siècle, des blancs, parce que quand je vous parle des locaux, ce sont les blancs. L'élément indigène, on n'y reviendra peut-être mais il ne joue pas de rôle. Sur cette population, le problème des troupes alliées ne se posait pas. Les rapports avec les troupes alliées, moi je n'ai pas eu d'échos. Les troupes alliées, on ne les voyait pas, fort peu. Elles se battaient en Tunisie, on voyait beaucoup d'officiers alliés se promener dans les rues, ou aller d'un bureau à un autre, certainement. On voyait beaucoup de camions, de trafics, etc. Mais il n'y avait pas un appareil pesant. Les Américains, comme on sait, ont été mieux reçus que les Anglais. Les Anglais ont été mis en deuxième ligne au début, parce que les Américains et les Anglais s'étaient dits entre eux, « *Il y a eu Dakar, il y a eu la Syrie.* » Et on pensait que les Américains seraient beaucoup mieux reçus, ce qui était peut-être un raisonnement juste, d'ailleurs. Mais quoi qu'il en soit, les choses se sont inversées et à mesure que le temps passait, les Anglais ont été plutôt mieux reçus que les Américains. Mieux reçus non parce qu'ils ont été assez bien reçus les uns et les autres mais ce préjugé contre les Anglais a disparu.

Et vous, par exemple, vous disiez que vous rencontriez quand même quelques Américains. Vous en avez rencontré au début. Mais, il n'y a pas tellement de discussion sur la valeur respective de Giraud-de Gaulle, enfin ce n'était pas...

Ah, oui, bien sûr. Vous voulez dire les ...

L'attitude des Américains par rapport, justement, à Giraud et à de Gaulle, est-ce que ?

L'expédition provisoire était une affaire américaine alors les Américains qu'on voyait ne critiquait pas leur gouvernement. Moi, j'en ai pas rencontré qui condamnaient la politique de Roosevelt dans cette affaire. Quant aux Anglais, et bien, très sagement, eux n'avaient en rien participé à l'affaire, ni l'affaire de Giraud, ni l'affaire de Darlan.

Donc, ils ne prenaient pas tellement position.

Non, ceux que j'ai rencontrés étaient très discrets, ils ne critiquaient pas les Américains. Non, moi je n'ai pas vu de faille, cela a pu exister, mais je n'ai pas vu de faille. Non, on ne discutait pas de cela quand on discutait avec les Américains et les Anglais. Les Américains qui étaient plus ouverts, se plaignaient d'être critiqués. On disait « *Ah ! Qu'est-ce qu'on va dire aujourd'hui contre les Américains ? Qu'est-ce que vous avez à dire contre les Américains ?* » Ils plaisantaient comme cela, ils auraient préféré être un petit peu mieux reçus et il faut dire que, ni les uns, ni les autres n'ont été reçus comme des libérateurs. Ils sont devenus des alliés. Les alliés sont devenus nos alliés sur place. Mais, ils n'ont pas débarqué en libérateur aux yeux de l'opinion que je viens de vous décrire en quelques mots. Il y avait des éléments qui avaient perdu leurs voies mais qui n'avaient pas changé de sentiment, qui restaient ennemis de tout cela. J'en ai eu une révélation au moment où, à la mi-février, l'armée américaine s'est fait sérieusement secouer sur le front tunisien. C'est l'affaire de Kasserine qui aurait pu tourner très mal. À un moment, on s'est dit mais les Allemands vont arriver, Rommel sera ici dans trois jours. Et alors là, on a vu, je ne dirais pas des masques tomber. C'est anecdotique mais

révélateur. Je pense à deux cas, je me rappelle avoir entendu à deux reprises des gens qui disaient : « *Ah ! Mais ne croyez pas que la partie est gagnée !* » Et qui relevaient la tête en quelque sorte.

Et qui étaient ceux que vous appeliez des locaux, qui étaient vraiment des gens qui étaient là de longue date ?

Les familles de militaires, ou des militaires de l'armistice. Je dois dire que si cela avait été des locaux, cela m'aurait moins frappé et ceux auxquels je pense, c'étaient des militaires ou des femmes de militaires. Souvent les femmes de militaires parlent plus que leurs maris, on a tendance à croire qu'elles reflètent. Et puisqu'on parle des locaux, il n'était jamais question du problème algérien, il n'y avait pas de problème algérien.

C'est cela justement que je voulais vous demander, ce qu'on disait du problème musulman.

On n'en disait rien. Moi, j'ai vu affleurer le problème algérien, de temps en temps quand les Américains avaient le mauvais goût de faire quelques réflexions critiques sur le colonialisme. C'était très mal pris et il y avait parfois des gestes. Une femme qui disait « *Voyons, j'ai été obligé de faire la queue.* » et l'Américain disant « *Mais vous savez, droit de l'homme, vous ferez la queue comme tout le monde* ». Derrière les Algériens, des petites réflexions de ce genre mais c'était les seules occasions, le problème algérien n'était évoqué que sous cet angle mineur.

On se posait la question de savoir s'il pouvait y avoir un mouvement, des troubles.

Non. D'une part, les Français d'Algérie ou les Français de France parce que les Français de France, là je les mets vraiment, exactement dans le même sac. Vous comprenez, les gens qui sont revenus là, en Algérie, aucun ne s'était intéressé au problème algérien. C'était une base physiquement, géographiquement, c'était très bien. D'ailleurs quand ensuite tous sont retournés en France, aucun n'a pensé. On a laissé Catroux qui a réfléchi et essayé de faire des choses. Il y a eu les événements de Sétif qui ont naturellement secoué l'opinion mais je dois dire, qu'on se moquait du problème algérien. On n'y pensait absolument pas parce qu'il n'y avait pas eu de grincement, il n'y avait rien eu et puis l'esprit était ailleurs.

Cette idée que la défaite française avait tout de même pu ébranler la croyance ou la confiance des Algériens de souche indigène, cela n'effleurait pas beaucoup les esprits apparemment.

Non. Et je pense que si la rumeur avait filtré, si on avait su ce que Roosevelt avait laissé entendre au Sultan du Maroc après l'entrevue d'Anfa où il lui a dit qu'il pouvait compter sur lui. Personne ne le savait et si cela avait été su, tout le monde aurait été suffoqué, les gens qui informaient, réfléchissaient, connaissaient la politique américaine, la doctrine américaine sur le colonialisme. Mais c'était vraiment, complètement dans les coulisses.

Même parmi les universitaires ou, du moins ceux-ci peut-être, n'en parlaient pas ouvertement.

Là, je me corrige encore parce que, quand je dis il n'y avait rien, je parle de mon témoignage, bien entendu.

Dans ce que vous avez senti, ressenti, perçu, d'accord.

Parce que je m'excuse de revenir souvent là-dessus mais je ne peux pas, on ne peut pas confondre le témoignage que j'ai vu dans mon rayon d'action fermé avec ce qui ressortirait d'une analyse sur documents.

Je crois que vous pourriez peut-être nous parler un petit peu de ce que vous avez pu comprendre de l'armée d'armistice.

L'armée de l'armistice. Tout ce que je vous ai déjà dit, vous avez retenu que quand je parle de l'armée de l'armistice, ce sont les cadres, ce sont les officiers, les sous-officiers, les cadres et aussi le commandement. Le sentiment était connu, il ne l'était pas dans leur majorité. Quand je vous parlais toute à l'heure du général Mast. Je ne sais si je vous ai parlé du général Béthouart, c'étaient des exceptions, des gens qui étaient extrêmement mal vus pour avoir favorisé le débarquement, mal vus de leurs pairs. Mais le patriotisme, le sentiment national aveuglé ou pas, il était là, et tous les éléments qui ont été engagés en Tunisie, se sont évidemment très bien battus.

Vous parlait-on du rôle que de Lattre de Tassigny a eu en Algérie, en Tunisie, je veux dire ?

De Lattre en Tunisie ?

Oui, il y a été un court moment sous les ordres du maréchal Juin, d'ailleurs. Je pense que cela correspond à cette période puis assez rapidement, on l'a éjecté.

Je ne savais pas parce qu'il se trouvait en France au moment du débarquement, sans cela on aurait entendu parler de lui. Je ne savais pas cela. Tout de même, il était clair que les officiers et le commandement, les officiers n'avaient pas cessé de se battre contre les Américains, ils n'ont cessé de se battre que lorsqu'ils ont reçu l'ordre de Darlan, prétendant agir pour le Maréchal Pétain. Du 8 au 10 novembre, ils se sont battus au Maroc plus qu'en Algérie. Mais cela n'a rien à voir, ce sont des questions de tactiques. Il n'y a pas de distinction entre l'armée du Maroc et l'armée d'Algérie, mais les principaux combats ont eu lieu au Maroc. Et comme je viens de vous le dire, vous voyez le rôle du général Béthouart ? Je n'ai pas à vous le rappeler.

Je sais qu'il a joué un rôle important en Scandinavie, en particulier.

Non, en Afrique du Nord.

En Afrique du Nord, oui.

Non, il était dans le coup, comme on dit, et il s'est emparé de la Résidence générale de France à Rabat où était le général Noguès. Malheureusement, un exécutant a oublié de couper les téléphones sauf un, et un homme d'État-major de Noguès a pu faire un appel à l'extérieur, et

les envahisseurs ont été envahis, si vous voulez. Le groupe qui avait capturé la résidence, a été rapidement maîtrisé et éjecté. Le chef de ce commando, en quelque sorte, c'était le général Béthouart qui n'était pas n'importe qui, pour les raisons que je viens de vous dire. Il n'a pas été mis au trou mais il était tenu à longueur de gaffe. Tout à l'heure, je vous parlerai d'un de ses adjoints qui était avec lui dans le coup de la résidence de Rabat.

Puisqu'il s'agit de témoignages et d'anecdotes personnelles, je vous citerai celle, parce que c'est une chose que j'ai entendue de la bouche du cheval, le lieutenant-colonel Boulet, que j'ai connu ensuite au régiment d'Afrique, et était un brillant officier de l'État-major du général Juin. Bien après le débarquement, je ne sais pas exactement quand, les moments qui ont suivi le débarquement, le commandant en chef, le général Juin lui reprochait de ne pas l'avoir mis dans le coup. Et Boulet ne s'est pas démonté, il lui a répondu « *Mon général, après tout ce que je vous ai entendu dire, je pensais que cela n'était ni prudent ni souhaitable.* » Après cela, il a évidemment quitté l'armée de l'armistice pour aller ailleurs, comme je vous le disais tout à l'heure. C'était rare, les éléments qui avaient ce courage. Et j'ajouterais que le général Giraud a attendu de longs mois avant d'annuler les décrets contre les Juifs qui les excluaient de l'armée, je ne parle pas des mesures générales. Les Juifs n'étaient admis à l'armée que sur dérogation avec avis favorable de la hiérarchie. Il a fallu attendre le mois de mars pour que ces mesures soient reportées. À tout seigneur, tout honneur !

Je disais que j'avais une anecdote sur Darlan, je suis presque demandeur pour vous la raconter, parce qu'elle m'a frappé.

Pourriez-vous alors nous évoquer cette anecdote ?

Voilà, c'est à Fendina, dont je vous parlais. Un jour, lors d'un déjeuner, il y avait l'amiral (Raymond) Fenard qui commandait la marine en Algérie et était grand ami de Darlan, un amiral important, qui a ensuite commandé la Mission militaire à Washington, et il y avait Madame Fenard aussi. On parlait naturellement, encore. On ne parlait pas seulement de l'assassinat de Darlan, on parlait du débarquement. Était-il au courant, n'était-il pas au courant, éternelle question toujours pas tranchée apparemment, était-il au courant ? L'Amiral Fenard, naturellement, disait qu'il était au courant, qu'il était venu de Vichy pour cela et sa femme lui dit « *Mais pas du tout, voyons, tu sais très bien que non.* » Et quand on est venu l'arrêter à la maison, il a été absolument stupéfait. Il a dit « *Bien joué !* » Et à ce moment-là, j'ai reçu un coup de pied sous la table de l'amiral Fenard, qui était destiné à la jambe de Madame Fenard qui était à côté de moi, c'était la gaffe.

Et puis, il y a l'argument qu'il avait été arrêté par un petit groupe sous le conduit d'un officier, qui a d'ailleurs reçu la Légion d'honneur pour avoir libéré l'amiral Darlan, tout de suite. Mais un argument qui, pour moi, compte énormément, c'est qu'il n'avait pas d'uniforme. Il était venu voir son fils et n'avait pas à porter d'uniforme, quand on pense à l'amiral qui va prendre un commandement, avec l'espoir de prendre un commandement, sans uniforme cela paraît... Vous avez entendu parler de Landru qui a été surtout connu comme assassin, et bien, quand il emmenait ses dames à Gambais, il ne prenait que des allers, il ne prenait pas d'aller-retour. Moi, j'ai toujours pensé que c'était un accident.

Mais, le rôle de l'amiral Fenard, là-dedans, pourquoi voulait-il développer cette version parce qu'il ne voulait pas laisser entendre que cela avait été... ?

Il était une créature de Darlan, un ami personnel, je crois qu'ils étaient très liés. Darlan avait sa carrière. Et pour lui, l'image de Darlan c'était l'image de quelqu'un qui avait combiné tout cela avec les Américains. Au fond, il y avait une pieuse légende qu'il fallait maintenir, entretenir et je ne sais pas aujourd'hui, dans l'opinion.

C'était la grande victime, c'était le grand, son image, c'était celle de quelqu'un qui avait été victime d'un complot ?

Oui, victime d'un complot. Parce que là, vous parlez de son assassinat ?

Oui, là, je reviens sur son assassinat.

De toute façon, il tendait à le présenter comme un homme de bien qui avait vu la lumière et qui avait décidé de prendre le commandement des Français pour les ranger aux côtés des alliés. C'était l'image qui l'emporte. Est-ce qu'il y a d'autres questions que vous vouliez poser, Madame ?

Vous nous avez très peu parlé de vos collègues du ministère. Est-ce que vous en avez rencontrés à Alger, quelles étaient vos relations avec eux ?

En effet, oui, je vous ai très peu parlé de mes collègues, je vous ai parlé surtout de ce qui était en dehors du Ministère.

Parce que vous êtes, ce qu'on appelle le Secrétariat aux Relations extérieures, je crois.

C'est cela.

Alors au fond, quelle était votre tâche, quels étaient les... ?

J'y suis resté de la fin janvier, je suis arrivé le 15, je n'ai pas pris mon service le lendemain. Disons du 20 janvier au 20 mars, ou début mars, je ne sais plus très bien. C'est une période assez courte, attendez fin mars, je pense et encore, dans l'intervalle, j'avais été en Tunisie, sous l'uniforme pour essayer de trouver trace de mon frère qui avait disparu dans un char américain. J'avais été dans le sud tunisien aussi. Au total, je suis resté à peu près deux mois dans ce ministère.

Le 15 avril, je crois que vous êtes mobilisé au front.

Oui, mais en réalité, j'étais parti.

Vous étiez parti en fait avant.

J'étais parti fin mars, le 25 mars puisque j'ai retrouvé des carnets. Le ministère, d'ailleurs on ne l'appelait pas le ministère, le Commissariat, c'était Saint-Hardouin, je vous en ai dit un mot. Il était assez désabusé, philosophe, il s'exprimait assez peu. Il essayait de monter une petite équipe et de recueillir les gens qui venaient d'un petit peu partout et avaient été ses premiers collaborateurs. Qui avait-il trouvé sur place, je ne sais plus très bien, à la vérité, qui il y avait.

Il y avait Marolles. Je me rappelle à cause de discussions que j'avais eues avec Marolles. François Puaux, nous sommes arrivés ensemble et vraiment c'était des... Je ne vois plus très bien. Après j'ai vu arriver Hubert Guérin, c'est la période où j'étais à Staoueli.

Jacques Meyrier aussi ?

Comment ?

Jacques Meyrier.

Jacques Meyrier, c'est celui qui a été ambassadeur à Madrid. Pour moi, c'était Monsieur Meyrier, j'hésite sur son prénom, cela devait être le seul.

Oui.

Oui. Je l'ai très bien connu, parce que je l'ai connu après comme directeur politique, ou directeur politique adjoint. Franchement.

Parce que le Commissariat s'organise véritablement en mai, donc après votre départ ?

Oui.

Guy (de Girard) de Charbonnières?

Lui est venu comme...

À quel moment est-il venu ? Parce que moi j'ai des informations.

Il est venu comme détachement précurseur du général Catroux dont il a été l'adjoint et il s'est installé dans un village très loin. La date, je ne la situe pas très bien, mais peut-être février-mars, assez tôt.

Et il semble que, juste un petit peu avant.

Vous le trouverez dans son livre d'ailleurs.

C'est cela du Comité Français de Libération, là les choses se préparent, c'est-à-dire qu'on pressent déjà les missions qui seront attribuées en particulier à Massigli, parce que Massigli va avoir donc un rôle relativement officiel mais un tout petit peu plus tard.

Oui, mais cela c'est après l'arrivée du général de Gaulle.

C'est cela, mais il semble que Charbonnière avait une mission déjà.

Charbonnière, lui, était à Londres, et de Londres on l'a envoyé pour être le maréchal des logis, le précurseur, l'éclaireur du général Catroux. C'était un poste important mais qui n'était pas dans ce commissariat, qui était en face.

C'est cela, d'accord.

Ce commissariat, il y avait des personnages qui n'ont pas laissé vraiment de trace à cette époque-là, en tout cas dans ma mémoire. Dans les tous premiers temps, on a vu arriver du Gardier par exemple. Je me rappelle du **Gardier** parce qu'il y a quelques agents qui sont venus, quelques diplomates qui sont venus de Rabat, une résidence à Rabat alors qu'ils sont au village. Je crois que Du Gardier est venu comme cela, lui rapidement s'est mis en capitaine de (?)³, un gilet rouge et il y avait un garçon qui s'appelait **Monmaillou** qui arrivait de Montevideo, il y aurait un inventaire à faire.

Oui, c'est cela parce que je cherchais dans le livre de Monsieur Duroselle, il évoque un peu cela mais il n'entre pas à ce point dans le détail et on ne sait pas très bien avant donc, évidemment...

Écoutez, à ma connaissance, Saint-Hardouin n'a pas fait une direction d'Amérique, non. La tâche de ce Commissariat était les rapports avec les alliés, c'est-à-dire avec la représentation anglaise et la représentation américaine, c'est-à-dire Robert Murphy d'abord, qui était là comme consul général et était le civil d'Eisenhower. Il a ensuite été remplacé par un homme fort distingué, un ambassadeur qui s'appelait Edward Wilson. Je l'ai connu avant et après, à cette époque-là, je n'étais pas vraiment là.

C'est-à-dire les rapports avec les Américains.

Les rapports avec les Anglais et les Américains, avec MacMillan, etc. Tous les rapports, même matériels.

Il n'a pas laissé de mémoires, je crois de cette armée, de Saint-Hardouin.

Eh bien, je ne sais pas.

Il se trouve que je connais un de ses neveux.

Non, il s'est marié mais il n'a pas eu d'enfant.

C'est cela, mais je ne pense pas qu'il ait...

C'est dommage parce qu'il écrivait facilement et bien. Moi, je n'en ai pas entendu parler.

Parce qu'au Quai d'Orsay, on ne trouve pas grand-chose, je crois sur cette période. Notamment lui aurait éclairé beaucoup.

³ Expression, mot, phrase inaudible ou incompréhensible, consulter les enregistrements originaux numérisés.

Et même ailleurs, s'il avait écrit des mémoires, je suis sûr qu'il aurait été intéressant de les lire sur le Berlin d'avant la guerre, certainement, parce qu'il avait un œil étrange. Qui y avait-il ? Voyez-vous, je cherche. Je ne vois pas.

Si nous trouvons des noms, éventuellement, en travaillant sur cette période, on vous en reparlera.

J'essaierai de réfléchir, peut-être qu'en feuilletant l'annuaire je lirai bien qui était là. Mais c'est une période très courte et Saint-Hardouin fonctionnait avec la production locale. François Puaux et moi avons été les premiers à venir de l'extérieur. Il y a des gens qui étaient détachés ou en congés ou des gens repliés de Tunis. Bien que les gens repliés de Tunis, il y en a que j'ai connus fort bien, je ne les vois pas fonctionnant dans ce commissariat à cette époque-là. Je ne sais pas, on pourra essayer de retrouver cela.

Je pense, est-ce qu'on parle de votre mobilisation ?

Oui, dans la mesure où il y a certains aspects politiques dans ces aventures, non pas dans mes aventures, mais dans le paysage que j'ai découvert dans mes aventures. Parce que j'ai, naturellement en arrivant, cherché de l'embauche militaire parce que c'était mon but en partant. Il fallait le faire en arrivant. Mais ce que je voulais éviter, c'était à ce moment-là, il y avait une petite partie de l'armée professionnelle, l'armée de l'armistice qui se battait en Tunisie, plutôt dans le Sud de la Tunisie. Tout le reste, c'étaient des structures qui se mettaient en place, des régiments cadres qui attendaient leur matériel et leurs hommes. Dès ce moment-là, le plan était de faire une vaste armée de reconquête et c'était l'unique pensée de Giraud. Giraud pataugeait dans les affaires civiles et sur le plan militaire, il cherchait à construire quelque chose et c'est ainsi que son grand souci c'était d'agir pour des livraisons de matériel. D'un côté, il y avait cette armée de l'armistice, enfin ces éléments de l'armée de l'armistice qui étaient en Tunisie, et puis de l'autre, des régiments qu'on constituait. J'ai essayé, non pas essayé mais réussi à passer dans la cavalerie, à ce moment-là parce que qui disait cavalerie, disait char d'assaut. C'était l'arme en Vogue et j'ai dû faire des démarches pour entrer dans la cavalerie. Cela m'a valu des aspects assez amusants d'ailleurs parce qu'il n'y avait pas de fichiers. On avait fait venir de France, un capitaine qui avait une mémoire fabuleuse et qui connaissait la date de naissance de tous les officiers de l'armée française, à peu près. Il avait deux fichiers de l'armée dans sa tête.

Ça, c'est merveilleux, c'est un détail merveilleux parce qu'en l'absence d'une administration.

C'est Gérard **Priot** qui l'avait fait venir. Je savais son nom, il y a quelques années encore, je ne sais plus aujourd'hui.

Il avait gardé en mémoire.

Il avait une mémoire fantastique. Il m'a d'abord mal reçu, en disant « *On a vu cela en 1914, les gens qui sont entrés à la cavalerie pour la guerre et qui sont restés après, vous comprenez, ce n'est pas...* » Enfin, il y avait beaucoup d'aspects assez pittoresques dans ces États-majors.

Donc, vous avez été admis.

Oui, mais cela ne m'a servi à rien parce que je ne suis jamais monté dans un char après. À Fendina, j'avais fait la connaissance du colonel Magnan. Il était en pénitence parce qu'il avait été quelque chose comme l'adjoint, un des principaux acteurs du coup à la résidence de Rabat. Il était en pénitence et il venait de prendre, quand je l'ai connu en février, le commandement de la Brigade indépendante du corps franc d'Afrique (CFA). Je l'ai revu peu de temps après, et à notre deuxième rencontre, il a été entendu qu'il m'embaucherait. Je l'ai rejoint fin mars, début avril. Le colonel Magnan a été nommé Général de Brigade à la fin de la campagne de Tunisie, il a fait d'ailleurs une belle carrière militaire. Il a commandé la fameuse neuvième division d'infanterie coloniale. C'était un colonial. En effet, il avait fait beaucoup d'Indochine et il était un général à cinq étoiles, membre du Conseil supérieur. Il a fait une belle carrière. C'était un être exceptionnel. Il était très courageux et compétent, cela va sans dire. Il était extrêmement lucide dans les situations difficiles. Il avait une sorte de feu intérieur, il ne s'extériorisait pas, mais il réchauffait, il captivait, il ne forçait jamais la voix et il avait une autorité extraordinaire. Il était extrêmement photogénique, et le général le moins glorieux que je n'ai jamais connu. D'une modestie, un homme merveilleux ! Il avait pris le commandement d'Afrique des mains du général (Joseph de Goislard) de Monsabert. Le général de Monsabert l'avait créé mais ne l'a pas commandé vraiment. En tous cas, il ne l'a pas commandé au feu.

Je vais vous en dire un mot, tout de même, de ce Corps Franc d'Afrique parce qu'il y a quelques années, j'ai appris par hasard, la parution d'un livre sur le CFA⁴ que j'ai là et qui a été écrit par un garçon qui s'appelait Georges Elgozy et est mort un an après. Elgozy était un humoriste, journaliste ; il a écrit pas mal de choses. Il écrivait et avait un billet dans le figaro. À l'origine, il était pharmacien, il avait fait des études de pharmacie. Il était oranais, un Juif d'Oran.

Dans la préface de ce livre, j'ai découvert, une chose que je ne savais pas. Le silence total a toujours été fait sur ce CFA. Cela ne figure dans aucune histoire, les histoires de la guerre alors qu'il a joué un rôle vraiment important, une sorte de (?)⁵, pas une conjuration, mais il n'est pas dans les...

Alors, quelle était votre mission justement ?

Cette unité avait été créée pour des raisons complexes parce que c'était un moyen de donner aux gens qui, à l'époque, étaient pressés de se battre et, au fond, dont on ne voulait pas dans l'armée de l'armistice. Alors, c'était un peu un abcès de fixation, il y avait des gens qui ne voulaient pas de l'armée de l'armistice et puis on se disait, donnons-leur une chance d'aller au front plutôt que de jouer tel ou tel rôle sur place. Elgozy dit qu'il y avait 30% de Juifs, je crois qu'il forçait un peu la proportion mais il y en avait en effet beaucoup. Pour cette raison, il ne pouvait pas, comme je vous disais, s'engager dans l'armée normale. Ce n'était pas une légion étrangère mais beaucoup plus une brigade internationale. Il y avait de tout, quelques éléments douteux. Il y a d'ailleurs eu une épuration parce qu'il y avait des gens plus ou moins en fuite. On trouvait quelques collaborateurs, des gens qui avaient collaboré avec les commissions d'armistice et s'étaient glissés là. Il y avait quelques musulmans, alors eux étaient partis plutôt comme dans une légion étrangère.

⁴ https://fr.wikipedia.org/wiki/Corps_francs_d%27Afrique

⁵ Expression, mot, phrase inaudible ou incompréhensible, à consulter les enregistrements originaux numérisés.

Est-ce que les juifs, oui, sinon lorsque vous disiez tout à l'heure, il y avait eu des décrets pour certains des Juifs, mais ceux-là ce sont des Juifs qui venaient de la métropole.

Ah, non, des juifs d'Afrique du Nord. A commencer par Elgozy. Non, à ce moment-là, il a été créé tout de suite après le débarquement. A ce moment-là, personne n'était encore venu de l'extérieur, il a été créé le 25 novembre par le général Monsabert. Il y avait ce côté abcès de fixation. On disait « *Les éléments troubles sont un peu là.* » et on nous avait dit « *Vous serez des élites* ». Alors là, on était sûr qu'ils ne seraient pas dangereux parce qu'ils n'étaient armés que de mitrailleuse jusqu'à la fin. Il y a eu des mitrailleuses bien entendu mais il n'y avait pas d'artillerie, pas d'appui aérien, rien. Et nous étions, je dis nous parce que j'y étais ensuite. Dès la création, il a été équipé par les Anglais, les mitrailleuses étaient anglaises, les uniformes, les casques étaient anglais, enfin tout était anglais. On a envoyé 5000 hommes, c'était tout de même important, sans aucune formation militaire. Il y avait pas mal d'officiers de l'armée dont le recrutement a été transformé par le colonel Magnan parce que Monsabert (au fond moi j'ai bien aimé le général Monsabert) a fait une opération qui était une opération politique un peu douteuse. Pour lui c'était une sorte de ramassis, sans formation et très peu d'officiers. Les débuts ont d'ailleurs été sanglants. Au départ, à la création, il y a eu 5000 hommes. Quand on est arrivé à Bizerte, il n'en restait plus que 2000, l'unité qui a sans doute eu les plus fortes pertes en Tunisie.

Parce que votre campagne, si on peut dire, c'était donc la Tunisie.

Oui, c'était le nord de la Tunisie, le long de la mer. Quand Magnan a pris le commandement, sans doute au mois de février, il a créé trois bataillons. Il a fait des appels personnels à des officiers qu'il connaissait pour renforcer. Il a essayé d'instruire un peu ses troupes, il a trouvé une douzaine d'officiers et trois douzaines de sous-officiers puis des coloniaux qui sont venus un peu par attachement personnel rejoindre cette troupe hétéroclite. Fin février, il y a eu des pertes très sérieuses. Moi, je n'y étais pas à ce moment-là, c'est une attaque allemande et il y avait une quasi-débâcle de cette troupe mal formée, très mal équipée et sans appui d'artillerie. Avec des points de résistance héroïque, le 15 mars, il y a eu un nouveau coup de boutoir. Je suis arrivé après ce mauvais moment du 15 mars, le CFA était assez secoué mais il s'était fort bien comporté.

Il n'y a pas eu de désertion, ceci dit.

Non. L'état d'esprit était excellent, il était très bon. Une fois l'épuration faite parce qu'il y en a eu une véritable, on la plaignait un peu. Mais c'était une unité où l'état d'esprit était également tout à fait différent de celui de l'armée de l'armistice. C'était tout à fait différent.

Et vous vous êtes fait des camarades là.

Ah oui bien sûr, beaucoup. J'appartenais au premier bataillon et on marchait le long de la mer avec à notre gauche, en direction de Bizerte, au Sud du Cap-Serrat, oued Sejenane au Sud. On avait cette partie-là avec à gauche des tabors marocains. La dernière phase a été la marche sur Bizerte face à une armée d'Italiens. Mais j'ai surtout vu des déserteurs, ils étaient complètement démoralisés, ils se rendaient facilement. C'était les Allemands que nous combattions et souvent qui se battaient très durement. C'était déjà l'époque où il y avait des failles dans les capacités militaires allemandes parce qu'Hitler avait déjà été obligé de recruter

des jeunes, de sortir des gens des camps. Je me rappelle m'être trouvé un moment à commander un tir d'artillerie avec un déserteur allemand qui, pendant la nuit, était venu chez nous. Il était un communiste sorti d'un camp, ouvrier carreleur et qui nous indiquait ses copains d'en face. Il indiquait l'objectif en allemand, moi je ne parlais pas allemand, alors c'était un Tchèque qui traduisait de l'allemand en français. Moi je traduisais du français en anglais à l'officier américain qui commandait le tir. Il y avait beaucoup d'Espagnols républicains réfugiés en Afrique du Nord.

Mais cela vous évoquez la sortie des camps, vous saviez l'importance des camps, vous saviez qu'il y en avait beaucoup.

Mais, ceux-là c'étaient des camps d'Allemands.

Ah oui, d'accord.

Il nous a raconté qu'il était en camp et qu'il avait été sorti du camp pour être mobilisé. Il avait été arrêté comme communiste et mis dans le camp. Il y avait toutes sortes de gens, de l'officier de carrière classique recruté par Magnan au légionnaire, au Musulman, au républicain espagnol.

Alors, on arrivait à vous galvaniser au fond, vous y croyiez.

Oui. Il y avait Georges André. J'ai vu Géo André être tué à 50 mètres de moi. Vous savez Géo André, le grand champion d'athlétisme des 110 mètres haies, cela ne vous dit rien. Peut-être champion olympique, je ne sais plus. Il y avait toutes sortes de gens intéressants et j'avais un ami architecte qui a perdu une main, ce qui n'a pas facilité la suite de son existence. À la fin, la dernière phase, quelques jours avant, dans les quatre ou cinq jours qui ont précédé la victoire en quelque sorte, c'était vraiment la dernière phase. Les Américains ont été très bien, d'ailleurs. Je dois dire que les Américains c'était Bradley. Et Bradley avait été séduit par Magnan qui lui apprenait la guerre parce que ces Américains ne savaient rien. Non seulement ils ne savaient rien, théoriquement ils savaient beaucoup de choses mais ils n'avaient aucune expérience militaire. Ils ne savaient pas marcher non plus. Nous nous étions entre les tabors marocains et un régiment américain qui était sous la coupe de Bradley. Quand les chefs de sections savaient qu'il y avait cinq kilomètres à faire à pieds, ils attendaient les camions.

Les officiers étaient des Texans qui étaient de bons officiers et la troupe était new-yorkaise. À New York, on prend l'ascenseur et l'autobus, on ne marche pas. Ils n'étaient vraiment pas entraînés à ce moment-là. Le Colonel Magnan, que j'ai vu derrière son PC, dictait la manœuvre au général Bradley. Il expliquait qu'il fallait passer par les crêtes et pas par le fond des vallées, des choses de ce genre. Bradley avait été... Au fond Magnan a joué un rôle décisif dans la stratégie, dans la conduite des opérations par Bradley qui a fait ce que les Américains ont fait avec la même élégance en Italie. Même en France et puis, après tout, au moment d'entrer à Rome, ils ont dit « *Messieurs les Français vous êtes battus, c'est à vous.* » et, Leclerc est entré aussi comme cela. Le dernier jour, les Américains nous ont donné ce qu'il fallait pour que nous puissions marcher plus vite. C'est ainsi que nous sommes arrivés les premiers à Bizerte et que j'ai levé le drapeau français sur le fort d'Espagne à Bizerte.

Des souvenirs dont vous vous rappelez bien, cela c'était un grand moment.

Oui. Voilà tout ce que je peux vous dire sur cette phase. Si j'en ai parlé c'est pour vous montrer que ce qu'était l'armée de l'armistice dans cet Alger politique. Il avait fallu créer un corps militaire pour les autres éléments, disons pour ne pas employer d'adjectif. J'ai tenu à en parler. Je crois que je n'aurais pas parlé de tout cela si Elgozy ne m'avait pas appris, le rôle du CFA qui n'a figuré nulle part dans les histoires de la campagne. Tout de même, c'est l'unité qui a eu le plus de perte. Elle a défilé après à Tunis parce que Bizerte c'est le 8 mai, et Tunis c'est le 8 mai. Les deux villes ont été prises à peu près en même temps. Après cela, il y a eu un défilé à Tunis et bien évidemment, le défilé du CFA. Je peux vous dire, ce n'était pas la division Daguet mais la différence, c'est qu'il y avait eu la moitié de perte.

Donc là, c'est une tentative intéressante pour essayer d'amalgamer des gens venus d'horizons tout à fait différents.

Oui mais au fond, ces éléments ne pouvaient pas se fondre dans l'armée de l'armistice, vous comprenez. Cela n'aurait pas été possible. Ils n'ont pas eu de raison d'être quand à la fin de la campagne à Tunis, l'armée Leclerc était arrivée par le bas et la fusion militaire était en train, si bien qu'il y a pas mal d'éléments qui ont quitté le CFA pour s'engager chez Leclerc. Le colonel Magnan me dit « *Voilà, nous rentrons à Alger et le CFA est dissout, il n'a plus de raison d'être.* » Je l'ai écouté et je suis allé rejoindre le régiment de cavalerie auquel j'appartenais au point théorique en quelque sorte. Là, je suis resté une dizaine de jours et je suis reparti pour le bataillon de (?)⁶ après. Oui, qu'on a créé, je vous dirais peut-être un mot de cela tout à l'heure. À partir de ce moment, le 8 mai, je vais dans le sud marocain et puis je reviens à Staouéli. Après, je suis en contact épisodique avec Alger. Après le 30 mai, après Boufarik. Je crois que Boufarik, le point d'atterrissage du général de Gaulle, c'est le 30 mai et que le CFLN a dû être créé quelques jours après. Oui, j'étais à 20 kilomètres d'Alger, à Staouéli de juin à septembre et je le voyais plus le soir que dans la journée, la journée c'était très rare.

D'Alger, on pourrait peut-être rappeler l'Alger de la cohabitation, le mot n'était peut-être pas encore en vogue. L'atmosphère d'irréalité du giraudisme s'était évaporée, il n'en restait à peu près rien et pour quelqu'un qui voyait cela d'un œil nouveau, il était frappé par l'afflux des gens qui venaient de Londres, de New York et aussi de France. Les premiers résistants commençaient à arriver. On les reconnaissait très souvent parce qu'ils portaient deux noms, leur vrai nom et leur nom de résistance. Des gens qu'on avait pu connaître sous un nom qu'on retrouvait sous un autre. On sentait des équipes qui se formaient. Il y avait des hiérarchies, ce n'est pas agréable de dire cela mais on voyait des hiérarchies dans l'orthodoxie. Il y avait une orthodoxie qui naissait.

Expliquez-nous cela, c'est intéressant !

C'était l'orthodoxie gaulliste, à la vérité. Alors, on voyait les signes extérieurs de l'orthodoxie. On voyait des croix de Lorraine comme on n'en avait jamais vu avant et parfois, on était très content, mais parfois, on était très surpris.

⁶ Expression, mot, phrase inaudible ou incompréhensible, à consulter les enregistrements originaux numérisés.

Vous voulez dire, vous ne vous y attendiez pas.

En Lorraine, inattendu, oui. On voyait, cela c'était franchement désagréable, les résistants de Buenos Aires qui arrivaient. Je dis Buenos Aires de façon générique, mais ceux qui venaient d'Amérique du Sud étaient particulièrement pénibles parce qu'ils prodiguaient des exclusives. Ils avaient résisté à Buenos Aires, dès le 17 juin. Alors, c'était le sommet de leur gloire mais ce n'est pas moi qui les sortirais de l'obscurité où ils sont retombés. Il y a eu des épisodes amusants. Il y avait Alexandre Bogomolov qui était là, un homme très particulier. Bogomolov était ambassadeur d'URSS à Vichy, ensuite à Alger, puis à Paris. Oui, c'était l'ambassadeur des années d'après-guerre. Il avait d'ailleurs été directeur d'Europe à Moscou. Il avait réussi à dissimuler à nos collègues avec qui il traitait l'affaire, qu'il parlait très bien le français. Ils l'ont retrouvé à Alger parlant le français assez bien, pas très bien.

Cela lui permettait d'entendre ce qu'on ne voulait pas dire devant lui.

Il joua un grand rôle, il était très bien installé et, souvent, il était très au courant de tout ce qui se passait. À l'époque où il fallait nommer un ambassadeur à Moscou. Le général de Gaulle avait pensé nommer Gaston Palewski. Il ne plaisait pas beaucoup à Bogomolov, ce nom polonais. Alors, il disait « *Mais, vous n'avez pas un ambassadeur classique, je sais que Monsieur le comte de Saint-Quentin est à Alger, c'est cela qu'il nous faudrait.* » Saint-Quentin était ambassadeur au Brésil, il était là à Alger sur la touche. Il n'a jamais eu de poste après, c'était alors fort bien. Les Russes voulaient Monsieur de Saint-Quentin. On voyait toute sorte de choses. On voyait des hommes politiques de deuxième ordre qui commençaient à parler de la Loi Tréveneuc. C'était l'époque où on lançait la Loi Tréveneuc. Vous ne connaissez pas, Madame, la Loi Tréveneuc ?

Eh bien, je dois dire que non.

Il faut apprendre.

Je reconnais là, que je ne vois plus ce qu'est la Loi Tréveneuc.

La Loi Tréveneuc, c'est une merveille, tout le monde doit connaître la Loi Tréveneuc.

Vous allez vraiment nous apprendre beaucoup de choses, Monsieur l'Ambassadeur.

La Loi Tréveneuc est une loi qui a été votée en 1871 et qui organisait la succession des pouvoirs en cas d'invasion du territoire. C'étaient les conseils généraux des territoires libérés qui pouvaient être l'émanation, la source du nouveau pouvoir. Il y avait derrière tout cela toute une manœuvre pour retirer le tapis sous les pieds du général de Gaulle puisque la politique du général de Gaulle, était la légitimité. Je ne sais pas si la Loi Tréveneuc est née à Washington ou ailleurs. Mais on parlait beaucoup de la Loi Tréveneuc. On s'arrachait les cheveux sur la Loi Tréveneuc. On assistait à des choses, par exemple. Je voyais Saint-Exupéry et je m'apercevais qu'il était extrêmement mal vu parce qu'il ne s'était pas rallié quand il fallait. Et on entendait le mot pureté, on parlait de la pureté. On portait les dates de ralliement comme des brisques sur les manches, et on disait « *Un pur trouve toujours un plus pur qu'il est pur.* »

Je vais le noter cela "Un pur..."

Trouve toujours un plus pur qu'il est pur. Il y avait des choses pas très jolies. Il y avait des vengeances sur des hommes politiques locaux, des gens locaux qui avaient été, je pense, vichystes du temps de Vichy et se retrouvaient dans le sud algérien en déportation en quelque sorte, des vieillards. Il y a eu des choses pas très bien, comme il y en a toujours, ce sont des choses inévitables.

Donc, c'était déjà les prémices de l'épuration.

Oui. Il y avait une sorte de parfum d'émigration parce que les gens n'avaient pas de racine. C'était un territoire tout à fait provisoire et on était loin de tout. On était loin des opérations. À ce moment-là, les opérations étaient terminées en Afrique du Nord, on était loin du théâtre européen. Dans le temps, on était loin aussi de la libération parce que personne n'avait le sentiment que la libération était imminente. L'espace étant conjugué, on était loin des échéances et cela créait un peu un climat d'émigration qui frappait terriblement les résistants qui commençaient à arriver de France. Souvent après qu'ils soient arrivés de France, ce n'était pas pour faire une promenade. Dans certains cas, ils n'avaient pas pu rester et, dans certains autres, c'était pour une mission. Des allers-retours, comme d'autres l'on fait à Londres n'avaient aucune raison de se faire à Londres. Pendant la guerre, il y a eu beaucoup de missions de France occupée à Londres mais le général de Gaulle n'était plus à Londres, il était à Alger. Donc les missions d'allers-retours se faisaient avec Alger, ce n'était pas toujours plus simple d'y aller. C'était sans doute moins difficile mais plus long. Je crois que cela frappait beaucoup les résistants. Cela m'avait beaucoup frappé quand, le temps ayant passé, j'avais participé à l'expédition de Corse et j'étais revenu à Alger pour très peu de temps avant de repartir pour Lisbonne.

Vous avez fait la Corse.

Oui.

Avec Fernand Gambiez ?

Avec Gambiez, même avant, je dirai presque avant Gambiez, je vous dirai pourquoi 24 heures avant.

Je ne pensais pas que vous étiez un des hommes de Gambiez.

Comment ? Oui. Nous parlions de ce moment. Tout à fait à la fin de l'année 1943, j'ai trouvé un Alger très différent. Il y avait des résistants, il y avait ces gens de Buenos Aires, il y avait des gens de Londres qui étaient parfois assez fanatiques aussi, pas tous heureusement. Il y avait des hommes politiques, le bon Monsieur Henri Queuille qui a joué un rôle excellent, André Le Troquer. On ne voyait pas les communistes en parler beaucoup, des communistes, François Billoux, Fernand Grenier. Le gouvernement se constituait dans la forme qu'il a prise jusqu'à la libération et après. J'ai même été à l'Assemblée consultative, j'avais une chance. Il y avait un bâtiment qui s'appelait les Délégations financières au Conseil général à Alger, une

sorte d'hémicycle en miniature. Il y avait quelques anciens parlementaires qui avaient retrouvé absolument... Il y a eu des photographies de ces séances où Monsieur Massigli a passé de mauvais moments. Une toute nouvelle page que j'ai trouvée très bien, tout à fait un autre Alger très bien décrit dans le livre de Louis Joxe.

Par exemple des gens comme Henri Bonnet, vous connaissiez.

Je le connaissais à peine.

Il était à l'information, c'était quelqu'un de remarquable. Est-ce qu'à cette époque, vous avez le souvenir, je dirais de grands débats, où on reconstruisait un peu l'avenir, où on envisageait ce que seraient les lendemains, est-ce vous vous rappelez ?

Oui, on savait qu'ils existaient, on parlait beaucoup des plans de Menthon, par exemple.

Ah oui, c'est cela, on parlait beaucoup de René de Menthon, oui d'accord.

Mais moi, là j'étais vraiment spectateur amateur, vous comprenez. J'étais sous l'uniforme, je voyais comme cela.

Enfin, on sentait du coup parce que vous disiez de cette période d'un peu d'émigration, des mois, des échéances, cela c'était la première partie de l'année 1943. Ou parce qu'à la fin de l'année 1943, il me semble que déjà les choses évoluaient quand même, non.

On savait, on avait le sentiment que le débarquement n'était pas pour demain. Moi, je parle de la fin de l'année. Les débarquements n'ont pas lieu l'hiver, tout le monde aurait été anéanti. On avait dit que le débarquement n'aurait pas lieu en 1944. Mais, on n'était pas dans le sentiment de veillée d'armes, ce n'était pas cela. Et comme on était loin de l'échéance, il y avait les aises. On n'était pas mal, on avait beaucoup de degré mais tout cela créait un peu un théâtre d'émigration. Tout cela d'ailleurs est très bien décrit dans le bouquin de Chauvel qui lui est arrivé précisément comme cela. Mais il a d'ailleurs, j'aurais peut-être l'occasion de le redire, dû un moment menacer de repartir, de rentrer. Voilà, pour cela.

Si vous voulez, non, si nous avons le temps, je peux vous parler du bataillon de choc parce qu'il y a un côté Giraud-de Gaulle qui est assez amusant que j'ai appris qu'après coup. Combien de temps avez-vous ?

Je crois que nous avons un bon quart d'heure.

Alors, le bataillon de choc mal nommé parce que bataillon de choc mal armé, parce que par bataillon de choc, on pense à quelque chose de super armé or nous n'avions que des mitraillettes. Il n'y a pas eu une mitrailleuse au bataillon de choc. C'était beaucoup plus des missions de commandos. Il a été créé par le commandant Gambiez que vous avez connu et qui était composé en très grande partie d'évadés de France, arrivés au printemps 1943. La plupart était passée par Miranda ou par Barcelone. Mais à Barcelone, certains étaient en liberté, signaient à résidence. À Miranda, c'était le camp pur et simple. Ces garçons libérés à la suite de tractations avec les Espagnols étaient conduits au Portugal, et dans le port phosphatier de

Setubal, ils étaient embarqués pour Casablanca. Et de Casablanca, généralement ils étaient conduits directement à Marrakech.

Ces garçons (je dis bien ces garçons parce que j'en ai connus vraiment beaucoup), certains étaient des collègues, d'autres étaient des camarades du bataillon. Ils ne se souciaient pas de se décorer d'une étiquette gaulliste ou giraudiste. À leur arrivée à Marrakech, ils étaient soumis à la procédure, peut-être inévitable mais choquante, des deux tables d'engagements : une table pour s'engager dans l'armée Giraud et une table pour s'engager dans l'armée de Gaulle. C'était désagréable. Dans ce bataillon, nous avons eu des quantités de légionnaires qui avaient tenté une désertion massive de la légion pour aller rejoindre Leclerc et qui se trouvaient en grand nombre à la prison de Barberousse à Alger. Gambiez a délégué un camarade qui est allé les examiner. Puis, il est revenu avec pas mal de monde et moi-même. J'étais sergent recruteur du bataillon en Tunisie, ce qui n'était pas toujours très agréable parce qu'on était très mal reçu par les chefs de corps, parce qu'on avait le droit de faire appel à tous les volontaires. On réunissait tout le monde, on leur expliquait ce que c'était ce bataillon, et si vous vouliez, vous veniez. Comme souvent c'étaient les meilleurs éléments qui venaient, les chefs d'unité, les commandants d'unité n'étaient pas très heureux. J'avais été averti par un camarade qui s'appelait Hubert Roussellier de la création, parce que moi j'étais dans le sud oranais. Il m'avait envoyé un télégramme et j'étais venu les rejoindre à Staoueli. On a subi l'instruction.

Là, une instruction adaptée ?

Oui, avec beaucoup d'instructeurs anglais parce qu'ils avaient les explosifs, les parachutes, enfin tout ce genre de choses. C'était en plein été, il faisait chaud. On recevait des visites là-bas, c'était à 20 kilomètres. On a reçu Couve de Murville, on a reçu Mendès France.

Redites-nous, c'était où cela ?

Staoueli.

C'était à Staoueli là. Ah bon ! Mendès France est venu.

Mendès France est venu nous voir et, puis, on a reçu aussi André Philip qu'on a retrouvé en Corse comme ministre de l'Intérieur. Il n'était pas plus exaltant qu'André Philip dans un uniforme bleu horizon.

Vous voulez dire que vous et les combattants souriez un peu, enfin.

Oui, un peu. Mais, on ne savait pas à ce moment-là qu'il avait reçu la dignité d'historiographe du général Giraud. Je n'ai pas su ce qu'il en a fait de cette documentation. Puis, Giraud lui-même est venu nous voir, je le voyais pour la première fois avec ses moustaches. Il rentrait de Washington où il était allé presser le gouvernement américain d'accélérer l'équipement de l'armée française. Avec les meilleures intentions du monde, il nous expliquait à la fin du déjeuner, à la popote, que la guerre était une chose sanglante, qu'on allait se faire massacrer, etc. Il avait peut-être raison, d'ailleurs, de le dire parce qu'on n'y pensait peut-être pas assez. Il nous racontait les véritables hécatombes du Moulin de Laffaux, du Chemin des Dames. Il était toujours le seul survivant et il n'a pas reçu un indice de satisfaction, comme on dit, très élevé. Mais, alors, ce que j'ignorais, c'est qu'il y avait de la politique derrière tout cela. Le

bataillon était né à peu près en même temps que le Comité français de Libération nationale, c'était encore le CFLN où Giraud s'enfonçait. Mais, il subsistait encore et surtout quand il s'agissait de choses militaires parce qu'il conservait le commandement militaire. Il y a eu une sorte de bataille d'Alger au sujet du bataillon de choc.

Dans quel sens ?

Parce qu'il y avait un petit groupe de garçons qui s'étaient rencontrés à Miranda et à Barcelone. Je peux les énumérer : Jean Ricquebourg, un inspecteur des Finances, René David dont je vous dirais un mot tout à l'heure qui était professeur de droit, Jacobsen qui était agrégatif de droit, **Verroussolier**, candidat au Conseil d'État. Ces garçons avaient constitué un peu le *Brain Trust* du commandant Gambiez et avaient un peu élaboré la doctrine d'emploi puisque c'était une chose tout à fait nouvelle, ce commando. Avec lui, ils avaient beaucoup d'autorité.

René David, qui avait 37 ans, était notre doyen et jouissait de beaucoup de prestige. Je constate qu'il jouit d'un grand prestige encore aujourd'hui comme comparatiste car c'est un peu le père du comparatisme. Il est très connu. Il était professeur à Colombes. Il est très connu aux États-Unis, très connu en Italie. J'ai eu l'occasion de m'en apercevoir. C'était quelqu'un tout à fait brillant, une personnalité très attachante. Je vous en parle parce que j'ai un livre de lui ici. Ce petit groupe était un peu à l'origine de la création du bataillon, il ne pouvait pas supporter qu'il y ait deux façons de se battre dans l'armée française. Ils disaient d'ailleurs, « *on ne comprend pas, on a entendu un appel du général de Gaulle disant qu'il fallait rejoindre les forces en Afrique du Nord* ». En réalité, je ne crois pas que cet appel n'ait jamais existé. Ils ont dû confondre avec un appel qu'a lancé le général de Gaulle après le débarquement pour ordonner aux officiers, sous-officiers, soldats en Afrique du Nord de se ranger dans le camp de ceux qui accueillirent les alliés, de se ranger à leurs côtés. Bref ! Ils avaient été assez d'amertumes de ces cérémonies de Marrakech. Ils jouaient un grand rôle, ils avaient pas mal de relations à Alger. Ils connaissaient André Philip qui était un professeur de droit justement. René David a écrit un livre pour ses enfants. On a publié ses souvenirs. J'ai retrouvé cela récemment, il est mort maintenant.

Quel est le titre de son ouvrage, Monsieur ?

Les avatars d'un comparatiste, c'est toute sa vie. Il raconte dans cet ouvrage des choses que sûrement je n'ai pas su, d'une invitation qui avait été faite au général de Gaulle de venir nous voir. Il paraît que le général Giraud était furieux. Il avait fallu donc dire au général de Gaulle « *Vous n'êtes pas reçu par le bataillon.* » Vous imaginez, je caricature, quant au fond, c'est exactement cela.

Un fâcheux incident se produisit quelques temps après. René Capitant, chez qui j'avais trouvé une autre famille, connaissait bien le bataillon où il était venu à plusieurs reprises. Il me dit un jour « *Pourquoi n'invitez-vous pas le général de Gaulle ? Je lui ai parlé de vous, il aimerait beaucoup vous connaître.* » Sûr de l'enthousiasme de mes camarades, j'acceptais d'emblée. Ensuite, il a fallu faire marche arrière, vous imaginez, si bien que par la suite le général de Gaulle a eu une dent contre David. Quand on lui a proposé David pour être envoyé à Moscou comme conseiller culturel, on lui avait fait son éloge et on lui a dit le bataillon de choc. « *Bataillon de choc* », dit le général, « *Je n'en veux pas* ». « *C'est ainsi que ma carrière politique a été brisée dans l'œuf et que je ne suis pas devenu Premier ministre* ». À ce moment-là d'ailleurs, David quand il n'est pas devenu Premier ministre, avait été affreusement

blessé en Corse. Il avait quitté le bataillon et avait reçu une balle dans l'épaule. Balle qui était entrée par l'épaule gauche et sortie par l'épaule droite. Il était évidemment en très mauvais état et était retourné à Alger après sa convalescence. On lui avait offert différents postes.

L'autre anecdote, celle que je n'avais pas connue et je dois dire que j'avais complètement ignorée, est qu'à un moment où le torchon brûlait particulièrement fort entre les deux généraux, le général Giraud ou quelqu'un des siens avait demandé au commandant Gambiez d'envoyer le bataillon de choc pour camper dans le palais d'été pour le protéger contre un putsch éventuel. Il l'avait su et Gambiez avait dit aux officiers qui l'entouraient, à son adjoint qui avait dit « *Mais pas question, nous ne sommes pas des jeunes* ». Là, le bataillon de choc était pris entre les deux généraux alors qu'il était vraiment composé de gens qui ne demandaient que qu'on en finisse. Je trouve que c'est assez illustratif, ce qui s'est passé avec cette unité a pu aussi bien se passer. Après cet épisode, naturellement je ne l'ai pas connu, simplement les acteurs. Mais je ne sais si cela avait été connu, cela aurait affecté le moral des troupes.

Votre formation a duré combien de temps là.

Comment ?

Votre formation a duré combien de temps ?

Voyons, fin mai et nous sommes embarqués pour la Corse, le 12 septembre. L'expédition de Corse a été faite en cachette du général de Gaulle, ce qui était également assez extraordinaire. D'ailleurs, je sais que le général de Gaulle ne l'a pas su parce qu'il est bien connu que le général de Gaulle a sévèrement lavé la tête du général Giraud, commandant en chef, en conseil des ministres pour lui avoir caché la chose. Heureusement le général de Gaulle a eu le bon esprit de ne le faire qu'après la campagne, une fois le succès assuré. Amis, toute l'affaire avait été menée en cachette, on a embarqué tout de même dans le port d'Alger. Le général a attendu la mi-octobre pour que ce soit consolidé pour dire son fait au général Giraud. Nous sommes donc allés, je vous disais que j'avais précédé, accidentellement, le commandant Gambiez parce que le gros de la troupe du bataillon de choc a utilisé deux contre-torpilleurs. Une partie de la compagnie à laquelle j'appartenais a pris un sous-marin qui était le sous-marin Casablanca. Pour des raisons que je ne montre pas, le sous-marin qui aurait pu très bien n'arriver qu'après les torpilleurs, est arrivé avant. La suite de l'histoire est compliquée.

Nous sommes arrivés les premiers, nous avons débarqué en Corse le 13 septembre à minuit. Je ne vais pas vous raconter la campagne de Corse, elle s'est terminée par la prise de Bastia le 4 octobre. Et le 8, j'ai vu le général de Gaulle pour la première fois parce que j'ai eu la chance d'être le 8 octobre à Ajaccio. Après la fin de cette campagne, lui-même était arrivé quelques jours avant, il a fait son discours sur la place qui porte son nom aujourd'hui. J'étais très disposé à être très enthousiasme mais je ne l'ai pas été beaucoup parce que j'avais une très grande admiration. Par la prose du général de Gaulle, on connaissait beaucoup ses discours, tout ce mouvement oratoire d'une ample beauté. Il écrivait déjà comme il a écrit ensuite. Il savait écrire mais il ne savait pas encore dire ce qu'il écrivait.

À la tribune, c'étaient des gestes mécaniques et le débit paraissait appris. Cela paraissait appris y compris le geste de la victoire. Après, je ne sais pas si c'est le même jour ou le lendemain, il a donné une conférence de presse où j'ai réussi à me glisser, à la préfecture d'Ajaccio, face à la presse, telle qu'elle était, comme on en parlait. Une presse en uniforme,

très nombreuse avec beaucoup d'Anglais et d'Américains, correspondants de presse. C'est un spectacle que je n'ai pas oublié parce que le général a fait une petite déclaration. Je ne sais pas s'il avait dit en substance qu'il avait tout dit à la foule ; il y a eu quelques questions, il y a répondu. Il avait ses *Corona*, il fumait cigarettes sur cigarettes. Ce que j'ai découvert, ce n'est pas son art oratoire, c'était sa capacité de silence parce qu'il y avait d'interminables silences qui ne le gênaient absolument pas.

Quand on lui posait des questions ?

Il répondait laconiquement et tout le monde s'attendait qu'il développe. Il considérait qu'il avait tout dit en quelques mots. Les journalistes étaient évidemment très intimidés, on se demandait qui allait poser la question suivante. C'était une vraie scène de théâtre, au bout d'un certain temps il s'est levé, c'était fini.

Ils avaient le privilège de le connaître dans ces circonstances-là.

C'est la première fois que je l'ai vu. Tout cela vous fait beaucoup de bavardage.

Non, c'était...

Fin de l'entretien